

—Oh ! depuis longtemps nous devrions y être, dit la jeune fille en s'appuyant à son bras.

Bientôt tous trois arrivèrent auprès du lit de la mourante. La pauvre femme avait voulu se lever pour recevoir sa fille. Elle s'était fait asseoir sur un fauteuil que lui avait prêté une dame compatissante qui secondait le zèle du père Mesnard. Quand elle vit la porte s'ouvrir, elle éprouva un tressaillement dans tout son être. Elle était plus pâle que la mort. Elle étendit les bras et vit une grande et belle jeune fille s'y précipiter.

—Ma fille, dit-elle en la serrant sur son cœur et collant ses lèvres sur son front.

—Ma mère ! fit la jeune fille agenouillée devant elle et la serrant dans ses bras.

Et longtemps toutes deux demeurèrent embrassées sans proférer une seule parole. Ces deux âmes se fondaient dans un seul sentiment d'amour. Il y avait si longtemps qu'elles s'aimaient sans avoir pu se le dire ! Cette longue étreinte avait pour elles une félicité ineffable. Le vieux prêtre détournait la tête pour essuyer une larme. Le chevalier contemplait la jeune fille dans les bras de la mère, l'âme émue et profondément attendrie. Tout à coup, la malade éloigna lentement la belle tête de la jeune fille pour la contempler tout à son aise, pour se rassasier de la vue de son enfant qu'elle n'avait pas vue depuis tant d'années !

—Oh ! qu'elle est belle ! dit-elle, et que j'aurais voulu pouvoir l'aimer longtemps !

—Mère ! nous ne nous quitterons plus, et ma vie tout entière sera consacrée à te rendre heureuse.

—Hélas ! mon enfant, je vais mourir !

La jeune fille fut comme frappée au cœur par ce mot terrible et s'évanouit de nouveau. Le chevalier s'élança pour la recevoir dans ses bras, et la fit asseoir auprès de sa mère, tandis que le missionnaire s'efforçait de la rappeler à la vie.

—Oh ! malheureuse ! malheureuse que je suis, disait la pauvre mère, c'est moi qui l'ai tuée !

—Madame, votre voix seule la rappelle à la vie, dit le chevalier, voyez, la voilà qui se ranime !

Un instant après, la jeune fille se levait, pour s'élançer de nouveau aux genoux de sa mère. Alors ces deux femmes s'accablèrent des caresses les plus tendres, de toutes les marques de la plus touchante affection.

—Oh ! je ne veux pas que tu meures, vois-tu, disait Nélida en couvrant sa mère de baisers, car je mourrais aussi.

Dans un mouvement qu'elle fit, une des agrafes, de son corsage s'étant dé faite, découvrit légèrement son épaule. La mère, d'une main frémissante, acheva de mettre le bras nu et vit la fleur de nénuphar entourée de son nom. Couvrant de baisers cette marque qui l'assurait complètement de la possession de son enfant, elle disait :

—Ah ! tu es bien ma fille, ma Nélida chérie !

Mais la jeune fille rougissante, ramenant sa robe sur son épaule, lui dit :

—Mère, pensez donc qu'il est là.

—Qui ?

—Mais lui ! mon fiancé !

Pour la première fois, la mère tout absorbée dans sa tendresse pour sa fille, fit attention au chevalier. Cette belle et noble figure, tout inondée de larmes, cet habit militaire qu'il portait si bien, tout dans sa personne parut faire sur la malade une impression extraordinaire.

—Grand Dieu ! qui êtes-vous ? s'écria-t-elle, en vous voyant j'ai cru retrouver mon frère ; mais il n'est plus ; il y a vingt ans, il vous ressemblait.

—Et moi, dit le chevalier, en vous revoyant, j'ai cru apercevoir ma mère, mais vieillie de vingt ans.

—Votre mère !

—Mais oui, ma mère, Anne du Plessis, sœur de Mgr Du Plessis, évêque de Québec.

—Il y a un évêque du Plessis à Québec ?

—Mais oui, le frère de ma mère.

—Il s'appelle Octave-Joseph.

—Comment le savez-vous ?

—C'est mon frère.

—Ah ! Dieu ! vous seriez ma tante !

Et le chevalier tomba, à son tour, aux pieds de celle qu'il était venu chercher au péril de tant de dangers, en lui racontant ce qui l'avait déterminé à se rendre en Amérique.

La malade tira de son sein un médaillon qu'elle remit au chevalier, en lui disant :

—Voilà le portrait de ma sœur et le mien.

—C'est bien cela, dit le jeune homme en l'embrassant avec amour.

La pauvre mère serra dans ses bras les deux jeunes gens, qui lui racontèrent comment ils s'étaient connus et aimés dès leur première entrevue.

Cependant la malade, se sentant de plus en plus affaiblir, demanda et reçut les secours de la religion au milieu de ses deux enfants qui sanglotaient. Quand les cérémonies saintes furent terminées, elle les fit de nouveau agenouiller auprès d'elle, et leur dit :

—Enfants, ne pleurez pas, je suis trop heureuse de pouvoir mourir comme je meurs. Si ma vie a été dure, ma fin aura été douce et remplie de consolations.

Et en disant ces mots, elle laissa son visage s'affaïsser doucement sur le front de ses enfants, leur donna un dernier baiser, poussa un soupir et sa tête tomba sur leur épaule pour ne plus se relever. Elle n'était plus.

Le missionnaire fit donner à la mère de Nélida une sépulture digne de la sœur de l'évêque, et envoya au prêtre la funeste nouvelle de cette découverte et de cette mort.

Il courut ensuite, au cœur même de l'hiver, visiter sa chrétienté des bords du lac Supérieur. Hélas ! pendant son absence, elle avait été dispersée ; toutes les cabanes étaient détruites et ceux qui avaient survécu au massacre fait par les sauvages du midi, s'étaient retirés fort avant dans les terres, sans avoir laissé de trace de leur émigration. Le vieux prêtre revint triste et désolé à Toronto, résolu, pendant cette guerre, à se dévouer aux blessés et aux mourants qui devaient succomber dans la lutte.

V

LES REVERS.

Au printemps de 1813, dès que les chaudes effluves du soleil renaissant eurent fait fondre les glaces qui recouvraient le lac Ontario, les Américains des Etats-Unis sortirent du port de Marbour avec une force navale considérable et engleurent vers le Haut-Canada. Arrivés en face de Toronto le 27 avril, ils résolurent de s'emparer de ce chef-lieu de province, dont le port ne renfermait qu'un petit nombre de bâtiments légers, incapable de résister. Le capitaine Robert ordonna de les abandonner, et se retira avec ses matelots dans l'intérieur de la ville qu'il était résolu de défendre jusqu'à la mort. Mais le général Sheaffe, qui y commandait, n'était pas un de ces hommes qui aiment mieux s'ensevelir sous des ruines que de se retirer honteusement en face d'un ennemi. Il réunit un conseil de guerre où les délibérations furent les plus violentes, car, au mépris des avis de ses officiers, il voulait qu'on se retirât immédiatement sur Kingston, en abandonnant la ville à l'ennemi. Ses adversaires prétendaient qu'on devait se défendre jusqu'à la dernière heure, en tuant aux Américains le plus de monde possible. C'est au milieu de ces orages qu'un parlementaire américain, se présentant tout à coup, ordonna au général de rendre la ville immédiatement, s'il ne voulait la voir réduire en cendres après l'avoir vue livrée au pillage, au viol et au massacre. Un cri d'horreur souleva toutes les poitrines. Sheaffe lui demanda combien la flotte portait de guerriers, et, trompé par une assertion exagérée, il pâlit lâchement et pencha pour la reddition de la place. Le capitaine Robert, se levant alors, déclara qu'il était prêt à se faire tuer avec les hommes de bonne volonté, plutôt que de se rendre, sans même